2me Année. — N° 56 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 27 Juillet 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 9 heures à 3 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris
AU BUREAU DU JOURNAL, DE 9 A 3 HEURES
ET CHEZ
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille — Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 56 de l'Avenir

Paris, 27 Juillet 1865

CORRESPONDANCE SPIRITE

Paris, le 20 juin 1865.

Monsieur,

Dans *l'Avenir* du 15 de ce mois, j'ai lu une lettre de M. Fix, disant que, dans sa précédente, il n'avait eu d'autre but que de démontrer l'incompatibilité qui existe entre ce que l'on appelle vulgairement la Foi et la Raison. Sans doute ces deux facultés qui éclairent l'entendement humain et lui donnent ce reflet divin, plaçant l'homme sur le premier échelon de cette immense hiérarchie spirituelle, qui de lui monte jusqu'à Dieu, si elles devaient toujours rester stationnaires, seraient comme deux flambeaux dont la lueur pâle et faible ne peut guider le voyageur qui veut achever la carrière ouverte devant lui; mais les facultés de l'homme peuvent se développer et acquérir une puissance d'autant plus grande qu'elles sont plus dirigées en vue du bien et plus dégagées de l'étroitesse de vues qui caractérise les premiers moments de leur apparition chez l'homme.

Il est bien certain que si la Foi, ainsi qu'on représentait autrefois la Justice, restait toujours avec un bandeau sur les yeux; si elle pouvait servir à favoriser l'ambition des uns ou l'intérêt des autres, laissant presque tomber de sa main débile un flambeau presque éteint, les peuples qu'elle doit guider resteraient dans des demi-ténèbres, où la superstition se mêlant à l'erreur les empêcheraient de marcher à la sainte conquête de leur émancipation spirituelle. Mais rien n'est stable dans l'univers, et quiconque veut demeurer immobile au milieu de l'imposante marche des siècles, est bientôt dépassé et comme englouti sous les vagues répétées et invincibles de cette mer sans rivages terrestres qui se nomme le Progrès.

C'est parce que ceux qui étaient dépositaires des enseignements divins n'ont pas assez compris que chaque âge, comme chaque époque, demande une instruction proportionnée au développement intellectuel de l'être qu'on veut diriger et éclairer, dès lors moraliser; que tant de cœurs ardents, d'esprits d'élite ne trouvant point dans la religion telle qu'on la leur présentait, un enseignement qui pût satisfaire leur grandioses conceptions sur l'harmonie de l'univers et sur l'infinie perfection des attributs divins, ont délaissé des pratiques qui leur ont paru puériles, et se sont éloignés peu à peu de cette morale sublime, de cette charité féconde qu'enseigne l'Évangile, pour se livrer sans réserve aux hardies élucubrations d'un génie qui veut s'affranchir de toute entrave. Or, l'intelligence de l'homme est faible, s'il ne s'appuie sur les révélations que Dieu lui a données, comme des jalons, pour lui indiquer sa route vers cette union harmonieuse de tous les êtres en une seule famille, vivant selon la justice, la vérité, l'amour, et réalisant ainsi le règne de Dieu; beaucoup donc de ces libres penseurs, laissant de côté les notions religieuses qu'ils ne considéraient plus que comme des fables, et donnant l'essor à leur intelligence, voulurent tout ramener au positivisme de leur raison, et tout ce qu'avec l'aide de cette dernière ils ne comprirent point, fut rejeté par eux. Ce fut un tort; car la raison est progressive elle aussi, et ce n'est qu'arrivée à son plus grand développement qu'elle pourra juger sainement de ce qui, maintenant, échappe à son appréciation.

Rejeter l'enseignement révélé qui ouvrait un immense horizon, où les aspirations de l'âme trouvaient l'aliment nécessaire à sa vie progressive, et qui aidait au développement du sens spirituel, encore à l'état latent chez un grand nombre d'intelligences, du reste assez cultivées, c'était se priver d'un puissant auxiliaire pour marcher à la conquête de la vérité. Aussi n'en entrevirent-ils que quelques rayons; tandis que, dans leur joie, ils crurent la posséder en entier, et proclamèrent avec orgueil la souveraineté de la Raison.

Hélas! qu'est-ce que la raison humaine la plus développée, lorsque son jugement s'appuie sur une base fausse? Et où trouver cette base inébranlable, ce roc immuable de la vérité, si ce n'est dans la parole de Dieu même, dans la révélation.

L'enseignement divin a été continu et progressif pour chaque époque principale de l'humanité; malheureusement, altéré en subissant les transformations du langage, les vicissitudes des peuples auxquels il avait été donné, la fausse interprétation de ceux qui avaient intérêt à le faire ployer aux exigences de leur ambition, il est devenu presque méconnaissable sous les accessoires dont on l'a revêtu. C'est pourquoi l'on ne doit point accepter aveuglément tout ce qui est dit en son nom; mais il faut soumettre cet enseignement, qui est devenu presque humain par les altérations successives de la tradition, et surtout par l'influence des passions humaines, à une sévère ana-

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

David Hunter et le Fantôme.

David Hunter, pâtre employé chez l'évêque de Down et Conner, en Irlande, était, depuis longtemps, visité par l'apparition d'une vieille femme, qu'un pouvoir secret et irrésistible le forçait de suivre toutes les fois qu'elle se montrait à lui, et partout où il prenait à ce revenant la fantaisie d'aller. Une nuit, le pâtre était couché dans son lit avec sa femme; la vieille apparut; elle exigea une place dans le lit conjugal; comme le mari, désespéré de cette demande, s'agitait d'une manière étrange, sa femme se réveilla.

— Sarah! dit le pauvre homme, tu ne sais pas? l'Esprit veut entrer dans le lit, ou bien il faut que je le suive.

Placée entre la crainte de perdre son mari et l'humiliation de subir un tiers dans le lit conjugal, Sarah n'hésita pas un seul instant, elle était femme; David Hunter fut donc obligé de sortir de sa couche pour obéir aux ordres de la vieille. Mais sa femme d'autant plus jalouse, malgré son refus, qu'elle ne voyait pas l'Esprit et qu'elle ignorait si réellement cette ombre manquait de grâce et de jeunesse, sa femme ne put se résoudre à demeurer seule dans le lit. Elle se leva, suivit le pâtre qui, lui-même, suivait le revenant, invisible pour tout le monde, excepté pour lui. Cette effrayante promenade se renouvela plusieurs fois; le chien du logis avait fini par s'habituer tellement à l'ombre, qu'il la suivait aussi bien que son maître; peut-être la voyait-il, mais on n'en sait rien.

David Hunter observa que si, durant ces promenades diaboliques, un arbre se rencontrait sur la route, l'Esprit ne se dérangeait pas de son chemin et *passait au travers de l'arbre*. Malgré l'apparente immatérialité de la vieille, son corps n'était pas sans quelque consistance, et, la preuve, c'est qu'une certaine nuit, ayant rempli sa tâche, elle désira que Hunter, au terme de leur course, la soulevât un peu de terre en la prenant dans ses bras. David obéit, pénétré de terreur et non d'amour. — Alors, a-t-il raconté, je sentis dans mes bras comme le poids d'un oreiller (*bag of feathers*).

(*Granwill*, d'après A. Delrieu).

Hermotine de Clazomène. — Voyage de l'âme hors du corps.

Chez les anciens, un meurtrier croyait ôter à l'homme qu'il avait tué un prétexte de vengeance posthume, en lui coupant les pieds, le nez et les oreilles.

Cette tradition antique remontait à Hermotine de Clazomène. A l'instar des âmes des nègres de la côte de Guinée, l'âme de ce philosophe abandonnait son corps, voyageait dans les contrées lointaines, et recueillait des connaissances dont elle instruisait, au retour, les gens curieux de l'avenir.

Un jour, les amis d'Hermotine, jaloux de sa puissance, saisirent un moment où son âme était absente pour obtenir de sa femme qu'on brûlât le corps. L'âme revint, mais ne trouvant pas son enveloppe, elle s'éloigna pour ne plus reparaître.

Huetiania (André Delrieu. Janv. 1839. — *Revue* à Paris)

Explication du phénomène des apparitions

Si les plantes, ressuscitant de leurs cendres, comme le phénix, peuvent se transformer, de poudres mortes ou brûlées qu'elles étaient, en vapeur ou fumée tout à fait semblable, pour les formes et les nuances, à leur figure vivante, par le moyen de la chaleur, on a droit de conclure que les débris humains, sollicités par les émanations solaires ou par un fluide inconnu, réunis accidentellement, comme sels, de tous les points de leur dissémination accomplie, mais récente, peuvent s'enfler en nombre, s'élever en apparition et *vaguer* en spectres autour des lieux où des corps qui ont retenu les molécules salines émanées du sang.

(*Revue de Paris*, 1839). André Delrieu, traduit de Webster *(On Witchcraft)*.

lyse, afin de dégager des éléments qui lui sont étrangers la *Révélation divine*, à laquelle nul ne doit porter une main profane, car elle mérite le respect et l'amour de tous les hommes.

Dieu n'a rien fait en vain, et toutes les facultés humaines ont leur raison d'existence; elles doivent, par leur union ou par leur antagonisme même, empêcher les écarts de l'imagination et maintenir dans l'être intelligent un équilibre harmonieux.

L'homme a besoin de croire, et pour que sa foi soit grande, forte, efficace, il faut qu'il comprenne ce qu'il croit : c'est pour cela qu'il n'y a pas entre la Raison et la Foi une incompatibilité réelle, et que, du moment où les hommes consentiront à marcher à la clarté de ces deux flambeaux réunis, leur route deviendra belle et sûre; car Dieu ne veut que leur bonheur, et nul ne pourra plus abuser de leur crédulité lorsqu'ils auront appris à se servir de la raison pour séparer l'ivraie du bon grain, l'erreur de la vérité.

Un grand obstacle à l'introduction d'un sage éclectisme dans l'enseignement religieux est l'esprit de domination qui, depuis huit siècles, règne dans le haut clergé et lui fait repousser énergiquement le progrès sous quelque forme qu'il se présente, de crainte qu'il ne vienne ensuite porter atteinte à l'autorité qu'il exerce. Aussi ne peut-on espérer que, dès maintenant, les princes de la cour romaine, qui règlent la théologie moderne, consentent à reconnaître qu'il y aurait utilité à apporter progressivement quelques modifications dans leur enseignement, qui non-seulement n'est plus conforme à celui des premiers pères, mais est insuffisant pour répondre à tous les problèmes religieux que se posent des intelligences plus développées que ne l'étaient celles d'il y a huit siècles. Seulement on peut éclairer sur la nature de leur devoir d'obéissance (qui lie à Dieu la vérité même et non à un pouvoir humain) ces savants et modestes membres du clergé, ces esprits droits, ces cœurs généreux qui, se courbant sous cette autorité qu'ils regardent comme celle de Dieu même, malgré l'élément humain qui s'est incorporé à la puissance toute spirituelle donnée aux apôtres, n'osent faire usage des nobles facultés qui les distinguent, et font taire la voix de leur conscience et celle de la raison pour rester fidèles au serment qu'ils ont aveuglément prêté.

Or, qu'est-ce que l'homme qui n'agit point selon sa conscience? Il abdique la plus belle de ses prérogatives, celle que Dieu même respecte toujours en lui, parce qu'elle seule donne une valeur morale à ses actes; il devient l'instrument aveugle, l'esclave du pouvoir auquel il est lié; il faut qu'il obéisse quand même, car le maintien de l'ordre n'est qu'à ce prix : il fait donc bien de tenir son serment. Mais si une lumière soudaine vient éclairer son intelligence, il peut, dans son for intérieur, rectifier ce qu'il reconnaît n'être point conforme à la vérité; il ramène l'interprétation de la Sainte Écriture à un sens plus conforme aux notions que fournit la raison sur ce que doivent être la Justice et la Bonté de Dieu, lorsque les explications ajoutées par les hommes l'en ont fait dévier; il devient, dans ses conseils, plus tolérant, plus conciliant, s'efforçant d'imiter et de pratiquer la douce mansuétude du Christ. Enfin il commence individuellement cette transformation qui, de proche en proche, doit régénérer tous ceux qui veulent faire partie de la véritable Église de Jésus-Christ; car elle n'est point assise sur un des trônes de la terre, mais elle est humble et cachée dans le cœur de tous ceux qui, animés de son esprit d'universelle charité, aiment plus que tout la justice et la vérité qui rapprochent de Dieu, en nous faisant accomplir nos devoirs envers notre prochain.

Lorsque les ordres émanés d'une autorité qui, étant composée d'éléments humains participe des défectuosités inhérentes à notre nature, peuvent amener des conséquences fâcheuses pour la direction de l'être intelligent auquel elle commande en souveraine, il est du devoir de toute âme libre de faire entendre sa voix, et de signaler les abus, les opinions fausses qui se sont fait jour au milieu de l'ignorance et de la cruauté des mœurs du moyen-âge, afin d'avertir les hommes qui prêts à s'engager dans la même voie y entreraient avec la même confiance aveugle que leurs devanciers, et contribueraient ainsi à perpétuer un ordre d'idées et de faits qui ne sont plus en harmonie avec les progrès accomplis par l'humanité.

Faire pénétrer au sein des institutions du passé les lumières que fournit la raison ; démontrer que la suprématie de l'évêque de Rome n'exista point de fait dans les premiers siècles du Christianisme, et que par conséquent, les successeurs de Saint-Pierre ne peuvent légitimement se prévaloir d'un privilége qui ne lui fut pas concédé (car le Saint-Esprit descendit d'une manière visible sur tous les apôtres et les disciples (1), et l'on ne voit nulle part que les premiers évêques aient considéré Saint-Pierre comme leur supérieur), montrer que la tradition a été faussée ; que des décrets primitifs ont été abolis et remplacés par d'autres formulés dans un esprit tout opposé ; enfin fournir des preuves qu'il y a cinq siècles, ce système de l'infaillibilité d'enseignement que l'on veut faire prévaloir aujourd'hui n'était point accepté par tous les théologiens, et qu'au contraire, les premiers Pères de l'Église avaient enseigné qu'il est permis de discuter, de contredire les discussions des évêques, et celles des conciles eux-mêmes dont *les derniers peuvent corriger les précédents, lorsque l'expérience fait découvrir ce qui était caché, et connaître ce qu'on ne voyait pas* (2), c'est éclairer bien des chrétiens qui n'ayant pas eu le loisir d'étudier d'une manière impartiale l'histoire de la constitution civile de l'église pendant les quinze derniers siècles, croient qu'elle n'a jamais varié, et qu'elle nous est parvenue telle que les apôtres l'avaient établie. De sorte qu'ils s'efforcent de faire taire leur raison devant une autorité qui s'attribue dix-huit siècles d'existence, et ils cherchent à oublier que le pontife qui commande au nom de Jésus-Christ, étant sujet à toutes nos infirmités spirituelles, peut, comme nous, être privé de la grâce sanctifiante et de la grâce actuelle, qui seules pourraient lui conférer en une certaine mesure ce caractère d'infaillibilité qui n'appartient qu'à Dieu.

Ils annihilent donc totalement l'exercice de leurs facultés devant la triple puissance dont ils le croient investi; mais en rétablissant chaque chose à la place qu'elle doit occuper, la lumière se fait dans cette conscience qui n'osait s'interroger elle-même de crainte de se trouver en contradiction avec ce qu'on lui disait de croire et d'enseigner. Elle comprend que la Vérité doit être son seul guide, car elle est un attribut de Dieu se révélant de diverses manières, se faisant connaître à certains caractères immuables qui sont de tous les temps, de tous les pays, et gravés pour ainsi dire dans la conscience des peuples, lorsque cette conscience n'a pas été faussée par un enseignement vicieux dont on ne peut détruire les funestes effets qu'en abattant une à une, par l'inflexible logique du raisonnement, toutes les contradictions qui se rencontrent dans les formules religieuses où l'erreur s'est glissée.

L'homme ainsi éclairé ne craint plus de désobéir à Dieu lorsque sa conscience lui fait repousser une décision doctrinale qui lui paraît contraire à la charité enseignée par le Christ; il distingue ce qui dans la religion est d'enseignement divin, de ce qui n'est qu'une mesure de discipline plus ou moins appropriée aux besoins et aux mœurs de chaque époque ; il comprend que ces mesures peuvent varier suivant les temps, et que ce n'est point détruire la religion que de modifier peu à peu les formes mondaines dont on l'avait revêtue pour la rendre, par l'intermédiaire des sens, plus accessible aux intelligences, lorsque ces dernières, plus avancées que celles qui les avaient précédées, peuvent se passer de ces moyens d'initiation, et réclament un enseignement plus parfait. Il se dégage donc des préjugés qui le retenaient captif, et conquiert cette sainte liberté d'une âme qui ne voulant que le bien de ses frères et la glorification de Dieu, lui consacre l'usage de ses facultés et ne relève que de Lui seul.

Que cet homme soit chargé de répandre parmi ses frères la connaissance de la Parole divine, son enseignement ayant pour base une foi éclairée n'offrira rien qui ne puisse être accepté par la raison ; et sa conduite sera conforme aux préceptes qu'il rappellera, parce qu'il est convaincu qu'il ne peut arriver au bonheur céleste au moyen de sacrifices satisfactoires auxquels il n'a point de part, ou par l'application de mérites qui lui sont étrangers ; mais il sait qu'il prépare ici-bas sa condition future, et trouvera châtiment ou récompense selon ses œuvres, car pour s'élever il faut être pur, et avoir acquitté toutes ses dettes envers la divine justice.

La manière de voir de quelques membres du clergé peut donc insensiblement se modifier par l'étude de considérations semblables à celles qui sont exposées succinctement dans l'*Accord de la Foi et de la Raison*. Lorsqu'ils auront compris que l'Enfer, s'il existait *tel que de sombres imaginations se sont plues à le représenter au moyen âge*, serait la négation des plus beaux attributs de Dieu : sa bonté, sa justice ; ils s'attacheront à faire comprendre la nature toute morale de ce feu qui ne s'éteint point, de ce ver qui ne meurt pas, et qui n'est autre que le souvenir douloureux du mal qu'on a commis ; que le remords poignant qui poursuit le coupable, et s'attache à lui comme autrefois les Euménides, et le consume sans le détruire, comme, dit-on, la tunique de Nessus.

Croit-on que ces souffrances que l'âme porte partout avec elle (car elles sont en elle, et sont la conséquence même des fautes qu'elle a commises), ne soient pas aussi terribles que celles que pourraient causer ces flammes qui n'étaient qu'une figure, un moyen de représenter l'intensité de la douleur, et que le vulgaire de moins en moins éclairé avait enfin prises pour une réalité ? Elles dureront autant de siècles que la faute n'aura pas été expiée, et que le repentir n'aura pas purifié l'âme fautive, mais après, elle obtiendra son pardon, car c'est une erreur de croire qu'un être immortel puisse rester éternellement stationnaire dans le bien ou dans le mal, au point même où l'a surpris la mort corporelle (qui n'est que la désagrégation des molécules composant son enveloppe matérielle) et que le principe intelligent qui l'anime ne puisse, au-delà de ce court passage dans notre monde, conserver l'exercice des facultés inhérentes à sa nature, et continuer à se souvenir, à comparer, à se repentir, à aimer.

Ce n'est pas seulement pour le clergé qu'il est utile de démontrer que la foi et la raison sont d'autant moins incompatibles qu'elles sont intimement liées, *l'une étant toujours la conséquence de l'autre* ; c'est aussi pour cette multitude de personnes qui suivent par habitude les pratiques extérieures d'un culte, sans se rendre compte de ce qu'elles croient et pourtant se laissent fanatiser au point de n'avoir que des sentiments de haine pour celles qui, plus éclairées, comprennent d'une manière différente de la leur les dogmes qui sont la base de l'édifice religieux.

Les pratiques et les cérémonies du culte sont utiles pour aider au développement du sens spirituel, mais elles ne sont que des moyens plus ou moins parfaits d'amener l'homme à ce culte intérieur qui n'est autre chose que la foi, l'amour, la soumission, l'adoration renfermés dans le sanctuaire de l'âme, et dirigeant l'exercice de ses facultés en vue du bien, du beau, du vrai ; ce qui constitue la vertu et l'accomplissement de ce devoir qui oblige tous les hommes envers leur Créa-

(1) Actes des Apôtres, chap. II.

(2) Saint-Augustin, voir la *Vérité* du 14 juin et le remarquable travail de M. A. Pezzani.

teur, et se trouve contenu dans ces mots : *Connaître, aimer et servir Dieu.*

Mon intention en commençant cette lettre avait été de tâcher en quelques mots de détruire l'opinion vulgaire qui fait regarder la foi et la raison comme incompatibles, tandis que se sont les préjugés et les faux raisonnements des hommes qui amènent une confusion faisant croire à un antagonisme qui n'est qu'apparent. Je me proposais ensuite de répondre à M. Fix au sujet des mots : *rédemption* ; *union avec le Verbe*; *incarnation de l'Homme-Dieu;* la longueur de cette lettre me fait renoncer à entreprendre ce travail, qui, je l'espère, sera fait par une plume plus savante et plus exercée que la mienne.

Excusez-moi, Monsieur le Directeur, pour le temps que je vous fais perdre à lire toutes les pensées qui sont venues s'aligner sous ma plume, et faites de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable.

Agréez mes salutations fraternelles.

Mme J. B.

Monographie de la presse spirite et spiritualiste.

II

ANGLETERRE

Le Spiritisme ne possède encore que deux organes en Angleterre : le *Spiritual Magazine*, journal mensuel, et le *Spiritual Times*, journal hebdomadaire. Tous les deux sont des avocats zélés de la doctrine telle qu'elle est acceptée en Angleterre en ce moment, c'est-à-dire qu'ils croient à l'immortalité de l'âme, à l'existence des Esprits, à la possibilité de communiquer avec eux, à la réalité des phénomènes, à la non-éternité des peines et à une marche progressive vers la perfection; mais ils rejettent la préexistence et la réincarnation d'une façon absolue. Cette doctrine si consolante, la seule qui puisse résoudre le problème des inégalités sociales et de la diversité des aptitudes morales et intellectuelles, n'a trouvé aucun accès auprès des adeptes du Spiritisme anglais. Ils se contentent d'affirmer que l'homme progresse après la mort *comme Esprit*, et habitant successivement des sphères supérieures, jusqu'à ce qu'il ait enfin atteint cette somme de perfection qui doit le rendre digne de la sphère la plus élevée où l'attend un bonheur éternel. Telle est, en peu de mots, la doctrine professée par le *Magazine* et par le *Times*. Leur grande autorité est Swedenborg. L'objet principal des deux journaux est encore de prouver l'existence des Esprits et la réalité des phénomènes; leur ambition semble se borner à offrir à leurs lecteurs le plus de faits possible, en négligeant le côté philosophique. Tant que durera cette première phase, nous ne pouvons pas nous attendre à les voir diriger leurs investigations d'après un plan raisonné qui puisse les amener à la connaissance des conséquences logiques et naturelles du grand mouvement spirituel.

Le *Spiritual Magazine* est dans sa sixième année. Nous citerons, parmi ses principaux rédacteurs, M. William Howitt, qui s'est acquis une réputation méritée par ses nombreux travaux littéraires.

Un de ses derniers ouvrages : *Histoire du surnaturel dans tous les âges*, témoigne d'une grande érudition et de profondes recherches. Du reste, le gouvernement anglais vient d'accorder à M. Howitt une pension sur le fonds littéraire de la liste civile, en récompense de ses longs travaux. C'est là un homme grave et éclairé; on doit donc s'étonner à juste titre de voir son nom en bas de son étrange article intitulé *le Spiritualisme en France*, dans le dernier numéro du *Magazine*. Si M. Howitt n'avait d'autre but que de prouver son ignorance de la doctrine de la réincarnation, il l'a pleinement atteint. Injurier n'est pas discuter, et de pareilles attaques ne peuvent pas être considérées comme sérieuses. Les lecteurs de *l'Avenir* en jugeront par eux-mêmes. Rappelons plutôt cet autre article de M. Howitt, où, mieux inspiré, il dit : « Ne voyons en ceux qui diffèrent avec nous sur quelques points que des ouvriers travaillant le même champ que nous, mais dans un autre endroit. »

Le *Spiritual Times* n'est encore que dans sa troisième année. Son principal rédacteur est M. J.-H. Powell, auteur d'un ouvrage intitulé : *Spiritualisme*, dans lequel il rend compte de ses expériences personnelles, et comment de sceptique il est devenu croyant; bien que l'ouvrage ne contienne rien qui puisse instruire le spirite français, on y rencontre cependant, à chaque page, la preuve de la bonne foi de l'auteur et de son sincère désir d'être éclairé.

M. Powel est également opposé à la doctrine de la réincarnation; mais, plus sage que son aîné, il s'est, jusqu'ici, abstenu de l'attaquer dans son journal.

Il faut reconnaître que les deux journaux poursuivent leur tâche avec zèle, quant à la vulgarisation des faits; mais il arrivera immanquablement un jour où leurs lecteurs demanderont grâce; le fait les étouffera. Il faudra alors étudier et rechercher les causes du progrès rapide du Spiritisme sur le continent.

Le *Spiritual Magazine* et le *Spiritual Times* viendront peut-être un jour à nous, ce dont nous nous réjouirons, ou ils nous démontreront notre erreur, en nous offrant beaucoup mieux, ce dont nous nous réjouirons encore davantage.

J. MITCHELL.

Paris, le 9 juillet 1865.

Monsieur,

Je viens de lire dans le numéro de *l'Avenir* du 6 courant une lettre de M. Defody, d'Angers.

La liberté d'opinion, la franchise de votre journal sont les qualités, bien certainement, auxquelles M. Defody doit l'insertion des lignes qu'il nous a adressées. Quant à celles que peuvent avoir ses argumentations, elles restent à apprécier.

En effet, M. Defody reconnaît n'avoir pas assez de talent pour démontrer à M. Xavier que son opinion est erronée.

M. Defody ne s'aperçoit pas qu'il reste dans un parfait obscurantisme en matière de philosophie religieuse, comme en matière de science moderne.

Qu'il veuille bien me pardonner cette qualification; mais, en vérité, M. Defody a-t-il mûrement réfléchi au rôle qui incombe au spirite?... J'en doute.

Si, de mon côté, j'ai bien compris la portée des principes enseignés par le Spiritisme, j'en ai conclu que ceux-ci proclamaient le droit de la raison assimilé à la science. — La science, c'est la constatation des faits; le Spiritisme est né de la science; il s'appuie sur elle, marche avec elle, devant elle, ne peut rien... sans elle !

Le spirite cherche donc à s'instruire de plus en plus, son devoir étant de faire bénéficier la société du fruit de ses labeurs, de ses recherches; il doit à la société communication de ses travaux, de ses pensées. — Son intention n'est point, comme le craindrait M. Defody, de pénétrer les secrets de Dieu; il ne veut nullement les arracher de sa main puissante, pas plus que Franklin n'a voulu porter atteinte à la volonté divine, en détournant le parcours de la foudre au moyen du paratonnerre, pas plus que d'illustres chimistes, mathématiciens, astronomes, géologues, anatomistes, etc., etc., n'ont été blâmables de chercher les principes généraux d'une partie de ces mêmes lois naturelles, dont parle M. Defody, et qu'il engage à négliger.

Je ne doute pas, cher directeur, que la logique de M. Xavier ne soit plus que suffisante pour défendre la *valeur* de ses études; mais il est regrettable que M. Defody ne se soit pas appliqué à la critiquer plus sérieusement. Il ne met rien à la place de ce qu'il veut supprimer... que le simple bon sens dont il dit que Dieu l'a départi... Mais tous, nous avons bien un peu de ce simple bon sens-là.

C'est précisément pour cela que l'on doit chercher à l'augmenter chez ceux qui en ont un peu, le développer, l'exercer, l'étendre chez ceux qui en possèdent le plus.

C'est ce que semble ne pas admettre M. Defody, qui, de bonne foi, je n'en doute pas, ne veut point entrer avec M. Xavier dans les considérations rationnelles qu'entraîne l'exploration des lois qui président aux combinaisons de la nature.

Nous confessons, pour notre part, que la théorie du *Progrès des Animaux* ne nous semble nullement lugubre; mais qu'au contraire, elle nous console, nous réjouit, en nous montrant la parfaite égalité de tous devant tout; qu'elle nous engage, de plus, à travailler à notre amélioration, à conquérir la science, à nous élever nous-mêmes; en un mot, parce que nous comprenons Dieu d'une manière trop élevée pour admettre qu'il gratifie de quoi que ce soit telle créature plutôt que telle autre.

Je saisis l'occasion qui se présente pour moi de vous écrire, cher directeur, pour vous témoigner ma sympathie pour la doctrine spirite, et particulièrement pour l'impartialité qui anime l'esprit de votre journal.

Il y a peu de temps que je suis spirite; je dois ce progrès à la lecture de votre feuille, et précisément aux articles remarquables de M. Xavier. — Je vous l'avouerai, j'ai cru longtemps, d'après certaines remarques, que les spirites, gens fort estimables d'ailleurs, tendaient à se concentrer en secte religieuse, se renfermant dans les pratiques, le mysticisme, enfin l'exagération propre à tout sectaire.

Or, sortir d'une religion pour entrer dans une autre... à quoi bon ?... — L'étude profonde et savante de P. Xavier, sur les transformations de l'être, ses progrès, ses luttes, ses souffrances, modifie mon opinion en me montrant que des libres penseurs sont accueillis avec bienveillance par la presse spirite.

J'ose espérer que M. Defody, en relisant attentivement P. Xavier, reconnaîtra s'être laissé trop vite aller à sa première impression; qu'il verra, de plus, dans les humbles animaux, des frères comme lui, moins avancés peut-être, mais, comme lui aussi, en progrès ici-bas.

Je compte, cher directeur, sur votre respect pour la libre discussion pour vouloir bien insérer la lettre que je vous adresse dans votre prochain numéro.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

PHILIPOFF.

L'Esprit parleur de la famille X*** (1)

Après s'être arrêté devant quelques autres personnes et avoir échangé quelques paroles avec le mari de la dame S***, le domino bleu disparut, et, le lendemain, par toute la ville, on se demandait d'où il venait et qui il était?

Une nouvelle surprise était réservée aux demoiselles X***. La pluie tombait alors avec violence et une voiture, retenue à l'avance, devait recevoir, à la sortie du bal, Mme S*** ainsi que les demoiselles X***; mais, à l'heure du départ, pas de voiture. On s'était emparé de celle qui était destinée à ces dames, et il ne leur restait d'autre moyen de regagner leur logis que d'affronter le mauvais temps et les flaques d'eau qui couvraient le pavé des rues. Dans l'état de perplexité où elles se trouvaient, une personne de leur connaissance vint leur annoncer qu'une voiture se tenait à la porte, à leur disposition. Qui l'avait envoyée? C'est ce que l'on a toujours ignoré. Le cocher ne savait rien, si ce n'est qu'un inconnu l'avait chargé d'aller chercher ces dames.

Tout cela est fort puéril, dira-t-on, et surtout très-explicable pour les personnes qui, jugeant de loin, ne se rendent pas compte des motifs qui commandent la conviction, et cependant les demoiselles X***, devenues depuis des femmes fort distinguées tant par leur instruction que par la solidité de leur éducation et par la rectitude de leur jugement, ne peuvent encore aujourd'hui expliquer les aventures de cette soirée que par l'intervention mystérieuse de leur ami Gaspard.

Passons à un autre fait. Dans le but de faire briller les talents de sa chère enfant, Mme S*** n'épargnait même pas celles dont elle se disait la meilleure amie. Un soir qu'elle avait réuni un certain nombre de personnes dans ses salons, elle engagea sa fille à se faire entendre en s'accompagnant sur le piano. Mlle S*** avait une charmante voix, et les applaudissements dont elle était l'objet n'étaient que justement mérités; mais ce n'était pas assez pour satisfaire l'insatiable vanité de Mme S***, il fallait encore que le triomphe de sa chère fille devînt plus éclatant par la malicieuse comparaison qu'elle voulait établir entre le talent musical de sa bien-aimée et celui des demoiselles X*** qui avaient été invitées à cette soirée musicale. Elle pria donc ses jeunes amies de se placer au piano. Celles-ci résistent. Elles ont compris la perfidie de l'invitation qui leur est faite. Mme S*** insiste.

(1) Voir les nos de 51, 52, 54 et 55.

Les demoiselles X*** cèdent en tremblant. Mais voilà qu'à peine ont-elles dit les premières notes du duo qu'elles se proposaient de chanter, qu'une voix étrangère vient se marier aux leurs d'une façon si intime, qu'elles seules peuvent s'en apercevoir. Il n'y a pas de doute, c'est la voix de Gaspard qui soutient les leurs et leur fait surmonter toutes les difficultés. Leurs voix parcourent avec une rapidité, une justesse des plus remarquables les passages les plus difficiles. Elles s'élèvent, elles franchissent avec une pureté sans exemple les notes les plus élevées. On écoute, on se regarde, c'est à peine si l'on ose respirer, et les dernières notes vibrent encore que l'enthousiasme des auditeurs se traduit par les plus chaleureux bravos que jamais artiste en renom ait recueillis dans une assemblée publique.

Mme S*** était punie par où elle avait péché, et c'était Gaspard qui s'était fait l'exécuteur de cette petite correction toute fraternelle.

Cependant, jusqu'à ce jour, Gaspard ne s'était point manifesté d'une manière visible aux demoiselles X***. Elles avaient entendu sa voix, elles avaient écouté ses conseils et s'étaient entretenues familièrement avec lui; mais il ne s'était encore montré qu'à M. X*** et au jeune S***, et quel que fût le désir des jeunes filles de connaître les traits de leur ami, jamais elles n'avaient osé le lui témoigner, tant elles redoutaient la sévérité avec laquelle il réprimait toute question qui n'avait d'autre but que de satisfaire une indiscrète curiosité. Ce fut Gaspard qui, le premier, prévint un désir que les circonstances rendaient, jusqu'à un certain point, légitimes.

Vers cette époque, un des parents de Mme X***, déjà vieux, et docteur en théologie, s'était arrêté et avait pris des appartements dans la ville habitée par ces dames. Il souffrait d'un mal de jambe qui l'avait empêché de continuer sa route jusqu'à Paris, et il était devenu l'objet des soins les plus assidus de la part de Mme X*** et de ses demoiselles. Or, un jour que ces dernières s'entretenaient avec Gaspard, celui-ci interrompit la conversation pour leur dire qu'il leur apparaîtrait vers le soir lorsqu'elles reviendraient de visiter leur parent infirme.

Dans la soirée, en effet, alors que le crépuscule permettait encore de distinguer parfaitement tous les objets environnants, ces dames, regagnant leur domicile, entendirent derrière elles comme le pas d'un cavalier qui s'avançait, en laissant traîner avec grand bruit son sabre sur le pavé. Bientôt le cavalier se trouve près d'elles; il est de haute taille, couvert d'un grand manteau et portant le sombrero espagnol.

Il s'approche, s'incline profondément jusqu'à la hauteur des yeux de Mlle X***; puis passant devant ces dames, il tourne autour d'elles et reprend le même chemin qu'il avait suivi pour les rejoindre, sans toutefois leur avoir adressé une seule parole.

Un autre jour, vers la même heure, mais cette fois sans que ces dames en eussent été prévenues à l'avance, Gaspard leur apparut sous la même forme et dans les mêmes circonstances, mais, cette fois, sans s'incliner.

Il est bon de faire remarquer que la ville de **** ne reçoit point de cavalerie en garnison, et que l'on ne peut, en conséquence, attribuer cette apparition à la présence de quelque soldat ou officier, curieux de connaître les dames qui marchaient devant lui.

En 1822 ou vers le commencement de 1823, Mme X*** quitta la France avec ses deux jeunes filles, et, toutes trois retournèrent en Angleterre. A peine étaient-elles installées, à la campagne, dans les dépendances d'une de leurs propriétés, que Gaspard vint les y rejoindre, et que les conversations, un moment interrompues, reprirent leur cours à la grande satisfaction des dames X***. De même qu'en France, on entendait les pas de Gaspard retentir dans l'escalier, dans la chambre à coucher ou dans le salon; l'eau s'agiter dans le bassin placé sur la toilette, les feuilles des livres déposés sur un guéridon se retourner avec bruit.

Pendant une assez longue absence que fit Mme X***, obligée de se rendre à Londres avec une de ses filles, le fermier de ces dames, contrarié par la présence de Mlle A*** qui, seule, occupait les appartements réservés, en compagnie d'une vieille et fidèle servante, s'imagina de se débarrasser de ses hôtes en les effrayant et en prenant pour lui-même le rôle de revenant. La disposition des appartements prêtait à un semblable jeu, et, chaque soir, ce n'était que bruit de sacs traînés lourdement au-dessus de la chambre à coucher de Mlle A***; que bruit de pas et de coups frappés contre les portes solidement clouées et verrouillées qui séparaient l'appartement de la jeune fille des pièces voisines; mais Mlle A*** était depuis longtemps aguerrie contre de semblables bruits, et puis encore c'étaient les fréquentes visites, la présence de Gaspard qui contribuaient à la rassurer. On l'entendait, en effet, parcourir les appartements en tous sens, non plus, comme autrefois, pendant quelques instants, mais pendant toute la durée de la nuit. Le fermier avait déjà, depuis longtemps, renoncé à ses projets, que les pas de Gaspard continuaient encore à se faire entendre dans toutes les parties de la maison.

Et ce n'était pas seulement Mlle A*** qui savait distinguer ses pas de ceux du fermier ou de ses complices, c'était encore la vieille servante dont nous avons parlé. Pour abréger les veilles de cette bonne femme qui souffrait alors d'une ophthalmie aiguë et qui couchait dans la chambre de sa jeune maîtresse, celle-ci lui lisait un roman intitulé : *Brace bridge-hall*, dans lequel figure un revenant gravissant les escaliers et dont l'auteur exprime la marche par ces mots imitatifs : *Tramp, tramp, tramp.* Or, chaque fois que Gaspard, dont la vieille servante n'avait jamais entendu parler, se faisait entendre, celle-ci ne manquait pas de dire : Voilà Tramp qui arrive. Surprise d'abord de ces marches nocturnes, elle ne tarda pas à se rassurer en voyant le sang-froid que Mlle A*** témoigna en cette occasion, et elle en fut quitte pour ne pouvoir dormir pendant les quinze jours qu'elle tint compagnie à cette demoiselle.

Enfin, un jour, et dans des circonstances graves, qu'il ne nous est pas permis de raconter, Gaspard, s'interrompant au milieu d'une conversation qu'il avait avec ces dames, de nouveau réunies, leur dit : Il est à craindre que nos entretiens ne vous portent quelque préjudice. Désormais, je ne parlerai plus, mais je serai toujours avec vous.

Depuis cette époque, en effet, la voix de Gaspard ne s'est plus fait entendre. Pendant un temps assez long encore, les dames X*** continuèrent à signaler le bruit de ses pas, soit dans les appartements, soit près d'elles lorsqu'elles se promenaient, mais, graduellement, ces bruits devinrent de plus en plus rares, et finirent enfin par disparaître complétement.

Mme X*** est morte depuis quelques années, les demoiselles X***, de la bouche desquelles nous avons recueilli ces faits, et dont une d'elles, Mlle A***, est devenue notre belle-sœur, habitent maintenant la France. Pas un mot de ce que leur a dit Gaspard n'est sorti de leur mémoire, et elles ne parlent encore de leur ami que comme d'une personne dont le souvenir n'a pas cessé de leur être cher.

A plusieurs reprises, et jusque dans ces derniers temps, des coups frappés soit contre les murs et les cloisons, soit sur la table près de laquelle elles étaient assises sont venus les confirmer dans cette pensée que Gaspard est là, toujours là, les écoutant, et recevant pour ainsi dire la confidence de leurs plus secrètes pensées.

Y aurait-il des familles douées tout particulièrement de la faculté de voir, d'entendre les Esprits et de converser avec eux? C'est ce que l'on serait porté à conclure en admettant l'exactitude des deux faits qui vont suivre.

Nous venons de raconter les communications remarquables dont les dames X*** ont été favorisées pendant trois longues années; nous avons dit que c'était à M. X*** que Gaspard était apparu pour la première fois; mais déjà, sans nous arrêter à la croyance traditionnelle dans la famille qu'aucun de ses membres ne quitte cette terre de douleurs sans qu'un bruit semblable à celui que produit le frôlement de vêtements de soie n'en vienne présager la fin prochaine, M. A*** avait été l'objet d'une aventure surprenante, qui n'avait pas été sans l'impressionner fortement.

C'était dans les dernières années du premier empire. M. X***, qui avait encouru la disgrâce de son père, habitait une petite ville d'Allemagne, où les événements de la guerre l'avait jeté. Privé de toutes ressources, il s'était trouvé dans la nécessité de donner des leçons d'anglais pour subvenir à ses besoins. Ce n'était que fort rarement qu'il recevait de Londres des nouvelles de sa famille. Une nuit, pendant qu'il cherchait dans un sommeil agité quelques heures de trêve aux exigences de sa position, il sentit la couverture de son lit se soulever, puis il entendit le bruit de pas d'homme retentir sur le parquet de son appartement, puis enfin la porte s'ouvrir et se fermer avec violence.

Pour un moment, il doute, il croit, avoir rêvé; mais bientôt la présence de son hôte, qui, en toute hâte, vient s'informer de la cause de ce bruit, que lui-même a entendu, vient le confirmer dans la pensée qu'il n'avait pas été le jouet d'un songe ou d'une hallucination.

Il se lève donc, il parcourt toute la maison en compagnie de son hôte. Recherches vaines, on ne rencontre rien de suspect. Rentré dans sa chambre, il inscrit immédiatement sur son carnet l'heure exacte à laquelle il avait senti les couvertures se soulever. Quelques jours se passent; il reçoit des lettres d'Angleterre, et, à sa grande surprise, il apprend que son père est mort en témoignant les plus vifs regrets de ne pas le voir près de lui, et en reconnaissant que c'était injustement qu'il l'avait chassé de sa présence, exactement le même jour et à la même heure qu'il avait consignés sur son carnet.

Dans une autre circonstance, M. X***, éloigné de sa famille depuis longtemps, venait de la rejoindre, et une de ses premières visites avait été pour le fiancé d'une de ses filles, alors frappée d'une maladie mortelle. Il ne connaissait pas et n'avait jamais rencontré ce jeune homme. En se présentant chez lui, il recule frappé d'étonnement, il le reconnaît, il l'avait vu la veille, à bord du même paquebot, sur lequel il avait fait la traversée. N'était-ce qu'une frappante coïncidence avec quelque autre individu qui avait la voix, le geste, le port du jeune fiancé, c'est ce que nous ne chercherons pas à examiner. Le Spiritisme a une réponse pour tous les faits que nous venons de rapporter, et nous, dans notre insuffisance, nous nous contentons de nous incliner en confessant notre profonde ignorance.

PRINCE.

FIN.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.